

« Je vis les choses à 100 % »

Actrice. Clotilde Courau est l'invitée d'honneur du Cinemed à Montpellier. Elle raconte son parcours, ses hauts et ses bas.

BIO EXPRESS

- Né le 3 avril 1969
- Comédienne
- 1990 : premier film "Le Petit Criminel"
- 2003 : mariage avec Emmanuel de Savoie
- 2010 : Crazy Horse
- 2015 : "L'Ombre des femmes"

Vous sentez-vous méditerranéenne au Cinemed ?

Totalement. Cette région m'a porté chance au début de ma carrière avec *Le Petit criminel* de Jacques Doillon tourné à Sète et Montpellier. Ce film m'a fait connaître. Au moment où j'écris une nouvelle page dans ma carrière d'actrice, le Cinemed me met à l'honneur : un signe ! Sinon, je suis un peu Italienne, et j'ai vécu enfant en Égypte, donc au bord la Méditerranée.

Également en Afrique.

Oui au Bénin, au moment de la guerre civile. Le coup d'État, l'armée, la mitraille : tout ça est resté dans ma tête. J'avais 7 ans. Ce n'est pas anodin. J'ai aussi été marquée par mon passage en Égypte où je jouais avec des enfants, où je faisais le ramadan dans des familles. Ça constitue un esprit.



Une forme d'ouverture ?

Je suis une enfant du monde avec des racines et une culture françaises. C'est le cas des générations actuelles qui bénéficient de l'Eurostar et des vols low coast. Les voyages ont longtemps été réservés à une certaine catégorie sociale. Paradoxalement, alors que le transport se démocratise et que le monde s'ouvre, des remparts se construisent ici et là.

Votre vocation d'actrice arrive très jeune, à 16 ans.

Oui, car le système scolaire m'indique la porte de sortie. Je veux être danseuse mais à cette époque-là, il faut passer par un parcours classique. Or je n'ai pas les aptitudes physiques. Je suis alors entraînée dans un cours de théâtre et là, c'est une fulgurance, une évidence. Est-ce parce que je suis une enfant qui se cogne un peu aux murs et qui se raccroche à quelque chose ? Est-ce une vocation ? Le jour où j'ai décidé d'être comédienne, je me suis mise à travailler de 7 h du matin à 23 h le soir en m'inscrivant à deux cours. Je ne fais jamais les choses à moitié. Je suis une passionnée. J'ai la chance d'avoir un feu intérieur.

Vous avez Francis Huster comme professeur.

Grâce à lui, je me retrouve dans *Lorenzaccio* en 1988 au théâtre du Rond Point où j'aperçois Michel Piccoli à la cantine et où je croise Madeline Renaud et Jean-Louis Barrault dans les couloirs.

Et ce "Lorenzaccio" vient l'été suivant au Printemps des comédiens à Montpellier...

Mais oui, encore Montpellier ! Et il me vient un souvenir de cinéma énorme. C'était l'été, juste après une répétition, je découvre *Do The Right Thing* de Spike Lee : quelle baffa ! Avant *Le Petit Criminel*, il y a donc eu ici *Lorenzaccio*.

"Le Petit Criminel", c'est Gérard Thomassin qui s'est retrouvé plus tard à la rubrique faits divers.

Son parcours est semé d'épreuves. Je l'ai retrouvé dix ans plus tard dans *Les Beaux Jours* de Jean-Pierre Sinapi. C'était émouvant. Notre métier est dur si l'on n'est pas armé. Etre dans l'attente d'un réalisateur pour travailler, c'est une période difficile. Il faut être fort ou soutenu. Gérard n'a peut-être pas été assez pris en charge par une famille qui lui a manqué cruellement. Tendre la main quand on est sur de mauvais chemins, c'est com-

“ Edith Piaf nous apprend à tenir debout malgré les coups ”

piqué. Mais il a une bonne étoile. Il s'en sortira.

Vous vous êtes parfois retrouvée à attendre un réalisateur ?

En construisant ma vie intime, je me suis retrouvée dans une belle-famille qui ne voulait pas forcément de moi. Et au même moment, ma



■ « Dans la vie, il y a toujours des moments de ralentissement ou d'isolement. »

ERIC CATARINA ET RDH

famille de cinéma m'a abandonnée et montrée du doigt. J'ai alors vécu un moment de solitude.

Votre mariage a ralenti votre carrière de comédienne ?

Oui, mais dans un parcours de comédienne ou de comédien, pour une raison ou pour une autre, il y a toujours des moments de ralentissement ou d'isolement. Je pense qu'ils sont offerts par la vie pour pouvoir mieux se définir dans sa passion.

Vous croisez aussi la route de Jérôme Savary.

Il a été un père spirituel, il m'a prise sous son aile. Quand il est parti, je me suis pris une claque. Dans *Irma la douce*, il m'a reconnue dans ma singularité et ma manière d'être.

C'est Irma qui vous a fait

passer plus tard sur la scène du Crazy Horse ?

Pas directement. Le Crazy Horse est arrivé quand je traversais un moment délicat. On ne me proposait pas *Bérénice* à la Comédie-Française. Mais au Crazy Horse, j'ai amené Desnos et Prévert. Et sans être prise en charge par un metteur en scène. Au cabaret, vous jouez devant un public qui mange, qui boit, une sacrée école ! Ce que m'a appris Jérôme Savary, c'est qu'un interprète ne se forge pas dans sa chambre mais sur scène. J'ai aimé cette expérience de travail du corps et de la voix parmi des danseuses formidables. Évidemment, on est dans l'érotisme mais il est sublimement poétique. Je vis à 100 % les choses qui me semblent importantes.

Vous êtes attachée à des figures de femmes,

notamment Edith Piaf dont vous lisez des textes sur scène. Qu'est-ce qu'elle vous a appris ?

À tenir debout malgré les coups. Edith Piaf est une surpuissante, une femme drôle et terrible. Notre vie, c'est de l'homéopathie à côté de la sienne.

Il y a également Delphine Seyrig.

J'aime beaucoup sa liberté et



ses engagements. Elle a fait un documentaire qui interroge des actrices sur leur place. Jane Fonda raconte qu'on lui a demandé de refaire

son nez en trompette pour pouvoir jouer des drames. Est-ce que les choses ont vraiment changé ? La jeune génération d'adolescentes a, à travers Instagram, des égéries de beauté très standardisées.

C'est délicat de vieillir lorsqu'on fait du cinéma ?

À partir d'un certain âge, les scénarios ne montrent plus que des femmes victimes ou dans le malheur. Pourquoi ne

“ Je suis une passionnée. J'ai la chance d'avoir un feu intérieur ”

voit-on pas en France des personnages comme la magnifique sexagénaire du film brésilien *Aquarius* ? Ici, tout va bien à 35 ans mais c'est nettement plus compliqué à 55.

Ça vous inquiète ?

C'est inquiétant pour les femmes qui ne trouvent aucune représentation au cinéma ou dans les magazines. Leur seul reflet, c'est le fait de vieillir. La vie ne s'arrête pas à 40 ans. C'est à ce moment-là que l'on est plus équilibré, qu'on ne se trompe plus de chemins, qu'on peut transmettre aux autres.

La transmission est le thème de Cinemed : que transmettez-vous à la jeune génération ?

La soif d'apprendre, la curiosité, la foi, l'envie. De ne pas s'inquiéter car les épreuves servent à se définir : il faut savoir les embrasser.

GROS PLAN Du "Poulpe" au "Viol" en passant par "L'Ombre des femmes" Actrice de tempérament, carrière singulière

Vendredi soir, face à un opéra Berlioz bondé et enthousiaste, Clotilde Courau, invitée d'honneur, était émue de l'hommage du Cinemed à Montpellier. Au côté de la présidente du festival, Aurélie Filippetti, elle a soufflé les bougies de la 40^e édition. Rencontres publiques et projections retracent le parcours atypique d'une actrice qu'un mariage princier aurait pu faire basculer dans les mondanités ou la presse people.

Mais ce n'est pas le tempérament de cette comédienne assez fougueuse pour lever la jambe au Crazy Horse. Assez engagée pour défendre la parité des femmes dans le ciné-

ma français, la Charte 50 % en 2020 lancée à Cannes et reprise au Cinemed.

Le Petit criminel et *Le Poulpe* programmés à Montpellier illustrent le début d'une car-

“ Ce que j'aime dans le cinéma, c'est le voyage à travers un collectif, surtout quand il y a un grand chef d'orchestre ”

rière « qui part dans tous les sens, voyage dans plusieurs univers, touche différents publics ». « Dans cette période d'enfant gâtée, je n'ai pas eu le temps de poser mon propre point de vue », dit Clotilde Courau. Admiratrice de

John Ford (« *Les raisins de la colère* » restent d'actualité ») et Hal Ashby (« un réalisateur de l'underground. banni des studios, le premier à faire jouer Jack Nichol-

son »), elle est une vraie cinéphile. Elle cite aussi *Casque d'Or* et *Le genou de Claire* « qu'on devrait montrer aux adolescents d'aujourd'hui ». Le rythme ralentit avec ses épousailles mais elle continue à jouer, notamment dans *Nuit*

noire, 17 octobre 1961 d'Alain Tasma. De ce réalisateur « trop rare », Cinemed programme *Le Viol* où Clotilde Courau incarne l'avocate Gisèle Halimi. Ce film récent fait partie d'une nouvelle orientation, « un tournant important », que l'actrice a donné à sa carrière en 2013 avec *L'Ombre des femmes* de Philippe Garrel. On verra aussi *Le ciel attendra* de Marie-Castille Mention-Schaar.

« Ce que j'aime dans le cinéma, c'est le voyage à travers un collectif, surtout quand il y a un grand chef d'orchestre. » Ça tombe bien, elle joue dans *Benedetta* le prochain film de Paul Verhoeven.